

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

L'ESPRIT DE LA LITTÉRALITÉ DE « L'ESPRIT »

MARC DE LAUNAY

Traduire l'humour est difficile : traduire un *Witz* oblige parfois à des contorsions qui finissent par imposer la traditionnelle *N. d. T.*, laquelle s'adresse à l'intelligence du lecteur en le privant, bien entendu, du sourire ou du rire espérés ; mais traduire le terme *Witz* déclenche une guerre qui eut parfois une allure picrocholine. Certes, dans leur première traduction de *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten* (1905), parue chez Gallimard en 1930, Marie Bonaparte et Marcel Nathan avaient risqué « le mot d'esprit », mais sans pouvoir maintenir ce syntagme tout au long de leur travail, si bien que la table des matières introduisait des titres de chapitres tels que « Les tendances de l'esprit », « Les mobiles de l'esprit » ou, pire, « Les rapports de l'esprit avec le rêve et l'inconscient ». Certes, les deux traducteurs se plaçaient sous l'autorité de Freud en indiquant que « Le professeur Freud a bien voulu revoir lui-même cette traduction », mais on sait par nombre de témoignages que la princesse avait été affublée par les psychanalystes français du sobriquet « Freud m'a dit », ce qui suffit à ruiner la caution initialement invoquée. Il va de soi, en effet, qu'un tel parti n'était plus défendable puisqu'il introduisait une confusion réelle qui s'apparentait moins à un faux-sens qu'à un contresens, dans la mesure où Freud n'a jamais pu confondre le *Witz* et le *Geist* – la fameuse *Geistigkeit*¹ ne renvoie pas au fait d'être « spirituel » au sens

¹ En allemand, l'adjectif *geistig* et le substantif *Geistigkeit*, formés à partir de *Geist* (le latin *spiritus*), désignent précisément une zone sémantique qui se situe entre notre « esprit » et notre « spiritualité » ; le partage de cette zone se complique par la présence de *Gemüt* (l'esprit comme faculté générale, le latin *mens*). Le français « intellectuel », « intellectualité » est beaucoup trop daté et trop spécifique pour rendre compte de ce partage *mens – spiritus*. La *Geistigkeit* n'est pas seulement la « mentalité », mais la vie de l'esprit à travers les œuvres de la culture qui en sont les effets dans l'histoire (d'où les *Geisteswissenschaften*, les sciences de l'Esprit, les sciences morales, devenues les sciences humaines, puis les sciences sociales).

où l'on aurait, comme pouvaient aisément le concevoir le milieu et l'éducation de la princesse de Grèce et de Danemark, à bon escient et au moment opportun, « de l'esprit », mais à une forme de vie intellectuelle où priment l'intériorisation et la sublimation caractéristiques de la culture. La *Geistigkeit* est le propre des intellectuels et de toutes celles et ceux par qui une culture reste vivante et innovante, peu importe le tribut de renoncements et de sublimes alors requis. Freud va même jusqu'à donner dans le stéréotype habituel qui voudrait que les Juifs aient une disposition particulière et ancestrale – son dernier ouvrage en témoignera – pour l'intériorisation, la réflexion, la vie de et dans l'esprit. Cette première version adopte des mœurs traductives tout à fait conformes à une tradition française, déjà pourtant dénoncées par Madame de Staël au début du XIX^e siècle, puisque la tendance d'une telle pratique fait de tout discours étranger un texte conforme aux canons d'un classicisme daté où règne, en effet, la haute valeur accordée au fait d'« avoir de l'esprit ». Cet enracinement de la qualité d'être « spirituel » dans une socialité réglée sur le modèle de la Cour a pour conséquence une obéissance à ce point contraignante aux normes que la peur du ridicule a pour pendant la détente bienvenue d'une transgression elle-même réglée : le bon mot, la saillie, le trait d'esprit, l'art de la pointe – les champs lexicaux où puisent ces termes parlent d'eux-mêmes à nos oreilles instruites !

Cette tradition entre en conflit ouvert avec la réaction des « romantiques » allemands, qui d'ailleurs ne se désignaient pas eux-mêmes ainsi, résistant politiquement à l'expansion française quand la raison prétendue universelle s'installait chez eux à la pointe des baïonnettes napoléoniennes. Ils furent les premiers à développer une conception philosophique et esthétique du *Witz* qui n'est plus alors ce qu'on attend d'esprits de qualité fréquentant des salons, mais bien une faculté propre de l'esprit en général en même temps qu'une sorte de genre dont les produits ou les manifestations consistent à forger des rapports neufs au sein du flux chaotique de l'hétérogène qui nous affecte.

Le *Witz* s'apparente étymologiquement à *Wissen*, le « savoir », et sa dynamique est une vertu qu'Aristote avait déjà reconnue être proprement philosophique, c'est-à-dire la capacité d'établir des similitudes au sein du divers phénoménal, ce que dit fort bien un fragment de Novalis : « Le *Witz* est créateur, il fabrique des ressemblances. » Certes, le *Witz* implique une certaine instantanéité, il voisine avec l'une des connotations de « "trait" d'esprit » puisqu'il

s'agit aussi d'une « trouvaille » qui littéralement nous « tombe dessus » (*Einfall*) ; mais la finalité du *Witz* n'est pas l'humour. Il est une forme particulière de jugement qui réalise une synthèse immédiate en renonçant à l'appareil conceptuel de la logique traditionnelle. Il s'apparente bien davantage au jugement réfléchissant dont Kant installe le règne dans l'esthétique ; et les « romantiques » ont en effet privilégié la troisième Critique kantienne puisque c'est là qu'est traitée la question du « libre jeu des facultés » d'où le *Witz* procède : avant même de produire un quelconque résultat – un symbole, par exemple –, il témoigne de la plasticité instantanée de l'imagination, donc de la faculté par laquelle seule des synthèses sont possibles entre les données de l'intuition et les catégories de l'entendement. Faculté synthétique par excellence, le *Witz* romantique est d'autant plus réussi qu'il reste l'expression de la génialité, et cette expression est d'abord instance, virtualité, fugacité insaisissable. Un fragment de l'*Athenäum*, la revue des frères Schlegel, le dit clairement : « On doit avoir du *Witz*, mais non vouloir en avoir ; sinon c'est la *Witzelei*, le style alexandrin dans le *Witz*. » (Frgt. 32) La *Witzelei*, dégénérescence du *Witz* (le suffixe *-lei*, une forme de diminutif, est tantôt hypocoristique, tantôt dépréciatif), est clairement attribuée, via la référence à l'« alexandrin », à l'« esprit » français, dont la forme poétique académique est ainsi fustigée (la versification allemande se targuant alors d'être l'expression renaissante de la grecque, et d'être fondée sur des formes rythmées diverses et non sur un académisme classique). Mais, surtout, elle indique que vouloir arrêter en quelque manière et fixer la dynamique que doit rester le *Witz*, ce serait le trahir alors qu'il a pour vocation d'être en permanence sur le fil d'un rasoir qui sépare l'informe, le chaos, de la synthèse géniale, fugace par nature. On en retrouve l'écho lointain mais vivace chez un grand analyste du romantisme, Walter Benjamin, lorsqu'il affirme : « La réalisation est le masque mortuaire de la conception » (*Sens unique*, « Défense d'afficher »). Nietzsche également, grand virtuose du fragment, confesse sans l'admettre explicitement une dépendance à l'égard des Schlegel lorsqu'il écrit l'aphorisme conclusif de *Par-delà bien et mal* : « Hélas, mes pensées qu'êtes-vous devenues, maintenant que vous voilà écrites et peintes ! Il n'y a pas si longtemps vous étiez si diaprées, si jeunes, si malignes, pleines de piquants et de secrètes épices qui me faisaient éternuer et rire... »

Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, qui ont traduit et présenté l'ensemble des fragments du romantisme allemand (*L'absolu littéraire*, Paris, Le Seuil, 1978), justifient très logiquement leur décision

de n'avoir pas traduit *Witz* ni l'adjectif *witzig* en se fondant sur le constat que les auteurs mêmes desdits fragments se sont bien gardés de donner une définition de ces termes ; et qu'ils ont obéi, ce faisant, à l'esprit véritable du *Witz*, s'interdisant de trahir alors ce dont ils avaient souligné la fluidité, la ductilité, la plasticité irréductibles – l'*energeia* du *Witz* refusant, pour être maintenue intacte, de se laisser convertir en un quelconque *ergon*. Qui plus est, le *Witz* est moins quelque chose qui pourrait être défini ou conceptualisé qu'un programme, que l'inchoatif même : l'« œuvre », l'ouvrage plutôt, de la génialité est, par nature (pulsionnelle), rebelle à toute saisie prévisible – le génie a pour vocation de jeter sur les choses un regard sans cesse innovateur, donc empreint d'une ironie permanente. Les composantes du *Witz* sont des actes en cours : ironie et génialité concourent à son maintien comme « force qui va ». L'affinité avec la reprise par Freud du terme et du thème est obvie : le *Witz* est l'expression d'une force qui submerge et emporte même « l'auteur » d'un *Witz* ; il participe ainsi du modèle énergétique mécaniste sur la base duquel Freud pense la *libido* (que personne ne s'est mis en tête – heureusement – de « traduire » !).

La solution correcte, mais toujours trop française dans la lettre de son esprit, a été proposée par Lacan, qui préconisait « trait d'esprit » (*Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 522). Et la solution finalement adoptée par la nouvelle traduction française parue chez Gallimard en 1988 (*Folio-Essais*), due à Denis Messier, conserve « mot d'esprit », sans doute pour permettre aux lecteurs de bien identifier le livre de Freud, mais dément ce choix dans la « Note liminaire » signée de Jean-Bertrand Pontalis, qui avoue avoir pensé à ne pas « traduire » *Witz* (p. 34 ; il est vrai que le terme ne figurait pas dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* signé par lui-même et Jean Laplanche), pour toutes les raisons ici rappelées et qu'il n'ignorait pas. C'est d'ailleurs à regret qu'il conclut, résigné, cette « Note liminaire » en enjoignant au lecteur de « ne pas perdre de vue l'esprit du mot *Witz* ».

Dans son glossaire élaboré à l'usage des traducteurs de Freud dans l'entreprise de publication des *Œuvres complètes* aux PUF, François Robert a proposé « trait d'esprit », en ajoutant deux distinctions qui figurent effectivement chez Freud : *Wortwitz*, traduit par « trait de mot », et *Gedankenwitz*, par « trait de pensée ». Distinctions qui eussent pu être autrement rendues, sans doute, puisqu'elles désignent deux déclinaisons au sein de l'univers du *Witz* qui, dans l'environnement culturel de la Vienne de la fin du XIX^e et du début du

xx^e siècle, n'est plus rattaché que très médiatement au romantisme d'Iéna, mais provient d'abord de la collision entre le monde juif galicien traditionnel, rural, provincial et l'urbanité moderne, éclairée, assimilatrice. Un *Witz*, c'est immédiatement une blague et, tout aussitôt, une « blague juive » ; c'est enfin un bon mot ou une finesse intellectuelle, l'un comme l'autre recourant souvent à la technique du jeu de mots. Stéphane Mosès, dans son « Anatomie du *Witz* » (*Rêves de Freud. Six lectures*, Gallimard, 2011, préf. J. Kristeva), rappelle qu'au contraire de la tradition romantique, le *Witz* tel qu'on l'entend dans l'univers yiddish ressortit essentiellement à une tradition orale, mais reste « régi par une logique à part », sans qu'il s'agisse là d'un refus de la rationalité, car c'est « une autre forme d'intelligibilité [...] qui s'incarne dans des récits ». Le choc n'est plus, comme dans le romantisme d'Iéna, entre système et innovations géniales, mais il se transpose tout de même en une forme de collision entre l'orthodoxie traditionnelle et le monde moderne – dans les deux cas, on observera une même opposition structurelle entre sédimentation culturelle (sémantisme) et production d'écarts (innovation sémiotique). La protestation à l'égard des bouleversements induits par la modernité engendre à la fois une résistance plus ou moins agressive, et la conversion de cette dernière en autodérision, avec la conscience toujours mal à l'aise d'une marginalité empêtrée dans ses motions contradictoires : s'assimiler, mais à quel prix ? Ne pas le faire, mais pour quel avenir ? C'est ce que Freud repère dans le travail du *Witz* juxtaposé au travail du rêve : la subjectivité est dédoublée du fait de « l'implication de l'humoriste dans le thème de son propos ». Il y a mille exemples de cet état de choses, et Woody Allen en fournit un quand il s'exclame, dans *Annie Hall* : « Je ne veux désirer que les femmes qui ne veulent pas de moi. » Mais l'ébranlement de la logique ordinaire est le mieux illustré par ce *Witz* (*Witz* intellectuel) que rapporte Stéphane Mosès : « Deux Juifs se promènent dans la campagne. Un orage éclate. – Ouvre ton parapluie, dit l'un. – Mais ça ne sert à rien, il est complètement troué ! – À quoi te sert un parapluie troué ? – Eh ! Je ne pouvais pas savoir qu'il allait pleuvoir. » Mosès insiste sur le fait que le *Witz*, dans cette acception, ressortit à une oralité qui souvent fait tout le sel de la blague racontée (qu'il s'agisse d'un jeu de mots ou d'une finesse qui fait sourire) ; et cette oralité intègre à l'univers du *Witz* tout un ensemble de compléments indispensables : mimique, intonation, accents, poses, gestes – aussi rebelles à la conceptualisation que la surprise, l'inattendu poétique.

Ce que suggérait Pontalis semble donc, sinon « la » solution – il n’y a que des interprétations datées en matière de traduction –, du moins une bonne solution : importer ce terme, tel quel, puisqu’il reste impropre à unifier véritablement les traditions diverses, voire antagonistes, dont il procède, et que, désormais, nous en sommes devenus si familiers qu’il n’est plus besoin de nous indiquer son « sens ». Le contexte de ses emplois suffit largement à nous orienter vers telle ou telle de ses inflexions.